



SEANCE DU 03 MAI 2016.

Restitution de l'intervention de : Jacques ROUX

Par l'équipe d'auditeurs : Barbara, Joëlle, Camille, Michèle, André, Gilles et Roland.

TITRE : Une connaissance analytique a posteriori des processus du refoulement est-elle possible ?

Jacques Roux. Merci beaucoup pour cette nouvelle rencontre à laquelle je participe avec toujours autant de plaisir, avec autant de satisfactions. Le titre un peu particulier que j'ai mis à cette intervention cette année vous rappelle un principe de Kant au fond qui s'est interrogé toute sa vie sur la fameuse question : « une connaissance synthétique à priori est-elle possible ? ». Les possibilités de la connaissance synthétique à priori chez Kant c'était les possibilités de la logique, c'était les possibilités de la pensée mathématique, c'était l'idée de cette pensée qui est censée se produire *ex temporanae* dans le cerveau ou dans la conscience, dans la possibilité de l'expression de l'individu.

Cela nous amène d'ailleurs déjà à réfléchir à la question, autour de ces mécanismes de mémoire, est-ce que cela se passe tout seul ? c'est-à-dire parce que vous voyez comme j'ai tourné mon titre c'était aussi une façon de parler bien entendu de la psychanalyse puisque la psychanalyse est une pratique d'analyse, une pratique analytique mais c'est pas uniquement la psychanalyse que j'ai visé au travers de ces termes c'est aussi les philosophies analytiques.

L'un des représentants de ces philosophies analytiques c'est Quine qui, très tôt, a critiqué la tradition philosophique occidentale en disant qu'on n'était absolument pas capables de faire la distinction entre l'analyse et la synthèse, que ce n'était pas possible de penser quelque chose avec ça. Ce qui est probablement une chose assez difficile parce que faire l'analyse et faire la synthèse des événements d'un vécu, des connaissances qu'on rencontre dans une existence, qui nous sont données, il est difficile de savoir quand je fais l'analyse et quand je fais la synthèse ; et dans une certaine mesure il m'a semblé que la morale, la philosophie de Kant c'était de dire : c'est difficile mais faut quand même arriver à se débrouiller, il faut quand même arriver à différencier ces concepts.

Alors c'est assez amusant de constater que les philosophes qui critiquent le plus cette bipartition des possibilités de connaissances dans le monde sont les philosophes qui appartiennent à ce courant qu'on a appelé « la philosophie analytique », je pense qu'il y a là une sorte de paradoxe amusant que j'avais envie de soulever. Alors bien entendu une connaissance analytique à postérieure des processus de refoulement, je fais référence à la question de la psychanalyse : la psychanalyse qui est celle des sciences « psy » d'une manière générale qui interroge peut-être le plus pertinemment et de plus près les phénomènes de mémoire et la question de l'oubli.

Alors il y a cet oubli auquel la psychanalyse s'intéresse qui est le refoulement et sa forme forte, à savoir la forclusion, on pourrait dire le refoulement du refoulement. Voilà si vous voulez une présentation du problème ; qu'en est-il de cette histoire de la mémoire ? Ce pour quoi j'étais intéressé à intervenir sur cette question c'est aussi parce que je vis dans un monde où j'ai le sentiment que tout ce qu'on raconte notamment en psy, psychiatrie, psychanalyse, psychologie sur la mémoire me paraît complètement délirant, complètement irréaliste ; tout ce regard qu'on peut porter je dirais sur la mémoire compétence ou bien sur la mémoire scolaire me semble complètement délirant. Imaginez qu'on puisse emmagasiner des souvenirs en nombre très grand, infini, me semble véritablement une sorte de présomption impensable qui interroge la tradition médicale, qui interroge la tradition scolaire et c'est cela que je voudrais essayer de faire aujourd'hui dans un esprit particulier en position de mauvais élève puisque j'ai fait le test de la sécu sur la mémoire sur internet, je ne vous sors pas le papier mais c'est amusant ils m'ont dit de consulter très vite !... je n'ai pas eu le temps d'y aller encore !

Il y a une chose qui s'est produite et qui est très intéressante je trouve, dans les années 1985, c'est Sokal et Bricmon ont pris au piège d'une certaine manière les grands intellectuels de l'intelligentsia française de l'époque : Deleuze, Gattari, Foucault et toute la bande, ils les ont pris en défaut d'utiliser à mauvais escient les données de la science moderne et notamment les données de la logique moderne ; et c'est vrai qu'ils ont réussi à pondre un article dans lequel ils faisaient tout un tas de métaphores utilisant le théorème de Godel, les formes modernes de la logique et ils ont fait un truc vraiment, un espèce de pastiche qu'ils ont réussi à faire publier. Bricmon c'est ce type qu'on voit sur internet qui intervient beaucoup en ce moment surtout en politique, qui est très intéressant et très sympathique. Mais enfin bon, ils avaient voulu prendre au piège ces penseurs français qui se permettaient d'aller peut-être un peu trop loin à partir des positions littéraires dans le sens des positions scientifiques ; et au fond Sokal et Bricmon ont persuadé tous ces gens-là d'être un petit peu des imposteurs et je pense qu'il n'y a pas d'imposture dans cette référence au théorème de Godel par exemple, il n'y a pas d'imposture de la part des penseurs français de ces années-là, je pense au contraire qu'ils se posent la question de qu'est-ce qu'être un bon et un mauvais élève aujourd'hui au regard de la question de la mémoire ?

La mémoire, on parle beaucoup de cognitivisme maintenant, les écoles « psy » sont partagées entre le cognitivisme qui traite au fond ou qui essaie de traiter des questions de la réalité, la psychanalyse qui traite de la subjectivité au travers de la position d'un sujet supposé savoir et la phénoménologie qui s'affaire à essayer de créer les conditions d'un échange des connaissances et des sentiments et donc aussi des sentiments de connaissances.

Les théories cognitives traitent donc aujourd'hui de la mémoire comme une fonction cognitive et elle est classée parmi les autres fonctions cognitives que sont la perception, le langage, l'attention, le raisonnement. Je ne sais pas si vous arrivez à imaginer une mémoire sans attention, une mémoire sans raisonnement, une mémoire sans langage même.

Voilà, une citation d'Edgar Morin pour démarrer ce cours : *« L'exemple génétique montre que la totalité du patrimoine héréditaire se trouve dans chaque cellule singulière. L'exemple sociologique montre que la société, en tant que tout, se présente dans chaque individu en tant que tout à travers son langage, sa culture, ses normes. »*

Une autre citation de Kant : *« Nous ne sommes pas accablés par le poids de nos connaissances mais contraints par l'étroitesse de leur champ »*, ça c'est Kant dans son ouvrage sur la logique.

Une petite histoire aussi pour démarrer et pour vous laisser entendre ce que j'entends par les mécanismes de mémoire : j'ai un petit fils de 4 ans et je me suis fait un peu tanner par ma fille

parce qu'il ne fallait pas que je manifeste mon autorité, donc j'ai décidé de ne pas manifester d'autorité alors quand il vient à la maison il a absolument tous les droits et d'ailleurs cela nous met un peu en difficulté parce qu'on ne s'en sort plus... ! et donc je faisais des dessins avec lui et comme il vient à la maison il se permet tout et fait des dessins de bébé, ce n'est vraiment pas terrible il ne se force pas et l'autre jour il faisait des dessins avec moi et puis à un moment donné il a écrit sur le coin de la feuille 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 dans l'ordre avec des lettres bien écrites, j'ai pensé que c'était quelqu'un d'autre qui avait écrit ça sur la feuille mais non non c'était lui, alors je le regarde et je lui dis « mais où t'as appris ça ? qu'est-ce que c'est que ce truc ? » alors dès qu'il a vu que je lui posais la question il a pris le stylo, il a gribouillé toutes les lettres et il a fait un vilain dessin à côté sur la feuille, pour pourrir le truc !

Voilà, alors il me semble que la mémoire c'est cela, c'est ce qui se joue à cette articulation-là, c'est quelque chose qui est de l'ordre du palimpseste ; c'est un phénomène de recouvrement permanent. La mémoire c'est des attitudes et des positions de recouvrement permanent.

Alors je vais vous parler de **Spinoza**. Pourquoi j'ai décidé de démarrer par Spinoza ? parce que j'ai été tout-à-fait fasciné par le travail de Frédéric Lordon qui est aujourd'hui le Spinoza moderne, le Spinoza français et actuellement il commence à m'agacer un peu Lordon, je n'ai pas tout-à-fait compris pourquoi et je pense que le citer me permet d'avancer un petit peu dans cette question :

« *L'esprit ne peut rien imaginer et ne peut se souvenir des choses passées, si ce n'est pendant la durée du corps* » ; magnifique réflexion de cette période post cartésienne, est-ce bien si sûr ? et l'esprit n'est-il pas spécifiquement concerné par la mémoire des anciens, du passé, les questions de la mort etc ?

Alors la grande force du matérialisme de Spinoza c'est son fameux *les hommes se croient libres parce qu'ils sont ignorants des causes qui les déterminent*, mais aussi c'est oublier que les hommes sont en définitive libres d'oublier ces causes qui les déterminent et cet oubli-là est effectivement générateur de liberté. L'amour et la haine ne sont-ils pas typiquement des questions de mémoire ? plutôt réciproquement la mémoire ne causerait-elle pas spécifiquement la question de l'amour ou de la haine ? c'est-à-dire que au fond ce qu'on retient dans une vie c'est les traits caractéristiques des êtres que l'on a aimés ou que l'on a tenu en haine pour reprendre le vocabulaire spinoziste. Alors voilà, je passe sur Spinoza.

Je voudrais évoquer maintenant la question de **La République**. Alors là c'est un petit peu plus « hard », je fonctionne selon un point de vue depuis des années, je crois m'en être déjà ouvert un peu ici, que la raison ce qu'on appelle la raison, la rationalité est républicaine et n'est quasiment que républicaine, c'est-à-dire que ce sont les régimes républicains qui ont permis le recours à la raison et je crois que dans le même ordre d'idée il en est de même dans la mémoire. Je ne dis pas que dans les régimes des empires les êtres humains n'étaient pas doués de mémoire, l'exercice de leur mémoire, mais que en tant qu'objet, en tant que capacité c'est quelque chose qui ne présentait aucun intérêt dans ces espaces-là sauf à être rendus dans l'histoire républicaine que les différents régimes avaient pu composer dans cet ordre-là.

Je vais vous lire une phrase que vous connaissez et qui vous rappellera des souvenirs : « *Eh bien ! mon cher et vieux pays, nous voici donc ensemble, encore une fois, face à une lourde épreuve ... en vertu du mandat que le peuple m'a donné, et de la légitimité nationale que j'incarne depuis vingt ans, je demande à tous et à toutes de me soutenir quoiqu'il arrive* », Charles De Gaulle 1960 Algérie.

Fonction républicaine de la mémoire et fonction de la mémoire dans la république : « *Le 10 juillet 1940, l'Assemblée nationale, réunie à Vichy vote les pleins pouvoirs à Philippe Pétain, en vue de rédiger une nouvelle constitution. Le lendemain, Pétain se nomme lui-même « chef de l'État français »... Le mot de République disparaît ensuite des actes officiels* (Wikipedia)
Ce n'est pas l'oubli de l'être, c'est l'oubli de la République qui est à l'œuvre.

Cette question selon laquelle au fond la raison, la rationalité, le système de la raison est conditionné historiquement par les systèmes de république, par les possibilités de république, de choses communes vécues politiquement, c'est quelque chose que j'ai développé dans un de mes sites, dans le dernier de mes sites, que j'ai appelé d'ailleurs *Critique de la raison républicaine* dans un dispositif bien entendu un petit peu kantien aussi.

Je vais attaquer un petit chapitre qui est important parce qu'il va nous aider à comprendre ce que je veux expliquer qui est que en tant que capacité, la mémoire on n'en a pas forcément énormément et qu'on ne peut pas forcément en faire grand-chose. Je voudrai parler du **Démon de Laplace**. Vous savez ce que c'est que le Démon de Laplace, c'est ce petit bonhomme qu'on peut aussi appeler le *Démon de Maxwell* ou qui s'appelait déjà chez Descartes *Le malin génie* ; c'est cette position subjective à partir de laquelle on peut tout savoir, tout comprendre, tout connaître et le Marquis Pierre Simon de Laplace nous en donne un peu les conditions :

« *Nous devons donc envisager l'état présent de l'univers comme l'effet de son état antérieur et comme la cause de celui qui va suivre. Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée, et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome : rien ne serait incertain pour elle et l'avenir, comme le passé serait présent à ses yeux.* » Marquis Pierre Simon de Laplace: *Essai philosophique sur les probabilités*.

En définitive, avec par exemple le mythe de la connaissance psychologique ou psychanalytique, avec les abords cognitifs que l'on fait de la mémoire on se positionne sur cette portée-là ; c'est à partir de cette position laplacienne que l'on cherche à juger des conditions de la mémoire, bien entendu c'est toujours de la mémoire d'autrui qu'il s'agit. Donc mémoire vue comme capacité infinie, vision scolaire positive d'une mémoire universellement efficace, efficace en permanence. Alors vous savez cette histoire des *chemtrails* ces traces que les avions laissent dans le ciel qui inquiètent pas mal les écologistes et puis les gens victimes du sentiment du complot, je pense que la mémoire fonctionne comme cela c'est-à-dire qu'il y a une mémorisation, il y a une retenue des événements mais elle diffuse, elle fuse, elle fond, elle disparaît très rapidement, en tout cas beaucoup plus rapidement qu'on veut bien le laisser entendre dans ce que j'appellerai la vision scolaire ou la vision totalisante, la vision d'une mémoire en stock.

Jean-Yves Girard dit qu'il n'y a pas de format mais il faut des formats, l'esprit ne peut pas vivre sans formats. Il y a une érosion des structures et des images qui s'opère en sens inverse du refoulement. Il y a au fond, de deux choses l'une : ou les choses n'ont pas d'importance et elles sont diluées, elles disparaissent, je ne pense pas qu'il y ait grand monde ici dans la salle qui se rappelle ce qu'il a mangé avant-hier à midi et avant-hier soir ; par contre il y a des phénomènes d'importance attachés souvent à des questions de violence, d'identité, de jouissance éventuellement, il y a des phénomènes d'importance qui vont faire l'objet d'un refoulement ; alors effectivement le refoulement cela va être un conservatoire, un frigidaire, cela va permettre de garder en mémoire très très longtemps quelque chose, on essaiera d'y revenir tout-à-l'heure si on a le temps de parler de la psychanalyse.

Pour illustrer ce que j'essaie, peut-être un peu péniblement de dire, je vais vous exposer quelques exemples pour vous faire sentir la chose. J'ai prélevé dans Prévert : *..et la mer efface sur le sable, les pas des amants réunis*, c'est cela la mémoire ; le suivant c'est Aragon :

« *Il me souvient de chansons qui m'émurent
Il me souvient des signes à la craie
Qu'on découvrait au matin sur les murs
Sans en pouvoir déchiffrer les secrets
Qui peut dire où la mémoire commence
Qui peut dire où le temps présent finit
C'est long vieillir au bout du compte
Le sable en fuit entre nos doigts
C'est comme une eau froide qui monte
C'est comme une honte qui croît
Un cuir à crier qu'on corroie
C'est long d'être un homme une chose
C'est long de renoncer à tout* »

Et puis il y a aussi le très beau poème : *Rappelle-toi Barbara ...* à la fin duquel *il ne reste rien*.

Je pense que la mémoire humaine fonctionne comme cela, lorsqu'il n'y a pas ce mécanisme de refoulement qui permet de garder en stock quelque chose de signifiant et de définissant, la mémoire humaine fonctionne comme ça c'est-à-dire en disparaissant, en s'évaporant, et il n'y a pas lieu de mépriser cette évaporation qui est utile, économique, favorable à la santé et au bon fonctionnement du psychisme.

Je voudrais vous parler de **l'hystérésis**, alors qu'est-ce que c'est l'hystérésis ? C'est un drôle de mot qui fait référence à ces organisations physiques ou vivantes ou biologiques qu'on a peu aussi placer parmi ce que Ilya Prigogine avait appelé *les structures dissipatives* ; il y a aussi l'exemple des cellules de Bénard, ce sont des phénomènes physiques mais aussi bien biologiques dans lesquels on va dire quelque chose est retenu, quelque chose est classé, est organisé malgré la nécessité d'augmentation d'entropie de l'univers, malgré le chaos ambiant il y a un ordre qui se crée, qui se maintient.

Définition de l'hystérésis : *L'hystérésis (ou hystérèse), du grec ὑστερος (hústeros) et signifiant « après » ou « plus tard », est la propriété d'un système qui tend à demeurer dans un certain état quand la cause extérieure qui a produit le changement d'état a cessé.* Alors on peut faire une courbe d'hystérésis, je ne vous l'ai pas présentée, je crois que tu nous en avais déjà parlé Jean-Robert et on s'en sert énormément en économie.

Alors il est amusant de constater que ce terme utilisé par les scientifiques est exactement le même qui nous a servi en psychiatrie à définir les conditions de l'hystérie et l'hystérie en psychiatrie c'est quelque chose aussi, c'est cette partie de l'être qui organise les conditions du refoulement et qui garde un souvenir bien au chaud, une vie durant, le plus souvent un souvenir traumatique souvent désagréable mais pas forcément et qui fait de ce souvenir une sorte de marque identitaire du sujet et il est intéressant de constater que le mot a été voué aux deux utilisations, c'est-à-dire que c'est le même mot, c'est la même racine ancienne *husterikos* qui désigne la matrice, l'utérus mais aussi dans l'indo-européen la manière de ce qui est en arrière ou éventuellement au-dessus. Ces questions de géométrie dans l'espace sont assez floues.

L'hystérie on pourrait dire que c'est la puissance forte de la mémoire, c'est la façon dont un individu dans une vie, au travers d'un système de la souffrance, au travers d'un système du refoulement de l'interdit, va conserver une vie durant bien souvent des souvenirs très précis, des conditions très précises d'un traumatisme mais aussi bien d'une aptitude, d'un ensemble de paroles, d'une manière d'être, d'un geste etc...

Voilà pour la présentation du tableau, ce que je voulais absolument avoir le temps de développer ce soir, c'est que je voulais à partir de la question de la mémoire, développer le questionnement logique. La logique existe depuis très longtemps, depuis l'antiquité, elle s'est développée lentement avec la scolastique Aristote, et puis dans les années 1880 – 1890 ça a explosé plein de penseurs européens, américains, autrichiens, anglais, qui ont développé les conditions d'une logique nouvelle plus difficile, plus compliquée mais plus approfondie et moins fautive à l'évidence que ce que la tradition aristotélicienne avait traduit jusqu'à présent.

Je parle de la logique parce que je voudrais expliquer comment ces doctrines scientifiques qui ne se préoccupent jamais de la question de la mémoire, sont peut-être bien pour nous un moyen de l'aborder ou de la penser, de penser ce qui se joue dans le phénomène de la mémoire.

Alors je ne vais pas commencer par le phénomène de la logique, je vais commencer par quelque chose de l'ordre des probabilités. Jean-Robert nous a parlé dans son cours des probabilités subjectives, alors ça cela me paraît très important parce que ces probabilités subjectives existent c'est une forme particulière de la probabilité dont vous allez voir que je pense elle pose typiquement et en formules la question de la mémoire. Comment cette chose-là se produit-elle ?

Alors probabilités subjectives, on va faire référence à **Bayes**, ce qu'on appelle la pensée bayésienne ou *les probabilités bayésiennes*. Qu'est-ce que c'est que cette probabilité ? C'est une probabilité qui fonctionne sur la base de la probabilité classique qui, lorsqu'elle n'est pas bayésienne, on va l'appeler *fréquentiste*, c'est-à-dire une probabilité qui se préoccupe d'évaluer la fréquence d'un événement, de l'évaluer, de la mesurer, de la calculer si possible. Mais Bayes qui est un anglais du XVIIIe siècle s'est posé la question suivante : peut-on évaluer la probabilité d'un événement A en sachant que B c'est-à-dire que cette petite barre là (A/B) veut dire en sachant que. Je peux réfléchir à la probabilité en valeur absolue de l'événement A mais c'est une chose toute différente que d'évaluer cette probabilité non plus en valeur absolue, mais en sachant que. Et alors ce « en sachant que » nous introduit à l'introduction d'un savoir c'est-à-dire que l'on n'est plus dans une probabilité objective, mais cette probabilité-là s'adresse à un sujet, elle s'adresse à quelqu'un qui est détenteur d'un savoir et c'est en ce sens que cette particularité du calcul de la probabilité va pouvoir s'appeler probabilité subjective.

Les formules, je vous les ai mises là, je ne vais pas les développer parce que je n'en suis certainement pas capable, c'est assez difficile. La première est assez facile à comprendre si l'on fait les schémas avec les patates, je vais vous faire grâce de ça cette année... J'ai vu que Jean-Yves Girard avait horreur des schémas avec les patates. Je ne vous ai pas parlé de Jean-Yves Girard, si on a deux minutes j'essaierai.

A est le possible et B est le savoir

$P(A/B) = P(A \cap B)$ divisé par $P(B)$: le plus intuitif

$P(A/B) = P(B/A) \cdot P(A)$ divisé par $P(B)$

La règle d'addition: $P(A \cup B/C) = P(A/C) + P(B/C) - P(A \cap B/C)$

La règle de multiplication: $P(A \cap B) = P(A/B) \cdot P(B) = P(B/A) \cdot P(A)$

Si l'on connaît dans le détail les causes possibles d'une conséquence observée et leurs probabilités, l'observation des effets permet de remonter aux causes.

Donc, vous comprenez bien que créer des conditions d'un calcul probabiliste qui s'adresse non plus à un objet de la nature, mais à un objet détenteur d'une possibilité de se souvenir, de retenir, d'avoir un savoir, c'est quelque chose qui dans l'histoire des sciences est quand même extrêmement particulier. Je vous fais grâce des parties mathématiques que je n'arriverai pas d'ailleurs à vous expliquer ni même d'ailleurs à comprendre !

En psychiatrie, actuellement, pas mal de personnes parmi vous ont vécu les années 1980 et se rappellent de Foucault, le Collège de France, la grande pensée française de ces années-là. Aujourd'hui, au Collège de France, en neurobiologie, en psychologie cognitive il y a quelqu'un qui s'appelle **Stanislas Dehaene**, qui est un très brillant chercheur de l'INSERM qui travaille au Centre neuro-psy, au Centre Spin de Saclay. C'est un espèce de gros centre de recherche dans lequel il y a tous les appareils d'imagerie cérébrale fonctionnelle, pep scan, résonance magnétique nucléaire, des machines absolument extraordinaires, très puissantes susceptibles d'explorer véritablement le cerveau dans ses fonctionnalités immédiates.

Stanislas Dehaene fait actuellement des recherches assez importantes sur cette question des apprentissages et de la mémoire, et notamment il s'adresse au tout petit enfant. Il est en train de découvrir, ou de présenter les choses comme s'il les découvrait, que le bébé est un scientifique, que le bébé, au fond très tôt, à partir de 1 an même avant, traite les informations qu'il reçoit sur un mode de probabilité dehaenesienne. C'est-à-dire qu'un petit enfant va, au travers de la probabilité qu'il fait des événements que va lui présenter un expérimentateur, une psychologue, il va se comporter comme un scientifique, c'est-à-dire être bayésien : il va tenir compte à la fois de la probabilité de l'événement qui peut se produire, si on lui donne des boules qu'on prend dans une urne, mais si dans cette urne les boules de couleur sont choisies par un expérimentateur qui biaise l'expérience, l'enfant va être capable de s'apercevoir que l'expérimentateur biaise l'expérience.

Comment il fait pour mesurer ça ? Ce sont des recherches d'anglo-saxons, et bien il mesure le temps de regard de l'enfant, la durée de regard de l'enfant lorsque l'expérimentateur lui a sorti 3 boules rouges dans un caisson où il y a quasiment que des bleues. Et à ce moment-là l'enfant marque son étonnement d'une façon plus longue. À partir de là, il conclut ; c'est intéressant mais il fait cela beaucoup pour se mettre en opposition avec Piaget, dont il a trouvé une publication où Piaget dit « l'enfant n'accède pas à la compétence probabiliste avant l'âge de 4, 5, 6, 7 ans. Et donc il extrait la possibilité pour l'enfant d'opérer des formules logiques récursives et Dehaene d'ailleurs utilise l'adjectif récursif et non pas l'expression qu'utilisait Piaget qui était la réversibilité.

Le débat du constructivisme. Cet enfant qui est capable avant 1 an de tirer des conclusions rapides, est-ce que c'est à partir d'un phénomène de mémoire, de stockage d'informations ou est-ce que c'est à partir de la qualité d'un instrument, d'un outil de sélection qui serait donc dans l'idée de Dehaene, mais qui était aussi dans l'idée de Piaget, un algorithme. Un algorithme et une conception innée de la logique, c'est pour cela que j'ai voulu démarrer le débat sur Kant, car au fond toute la question c'est de savoir si l'on est détenteur d'une façon non pas innée mais a priori, comme disait Kant parce que l'innéité c'est une question intranchable dans ces sortes de choses. Mais est-ce que l'on est détenteur, a priori d'une connaissance d'algorithme, c'est-à-dire de mécanisme syntaxique d'une grammaire mentale qui nous permette de faire des choix, de faire des opérations et même de porter des jugements sur le comportement éventuellement d'autrui même si l'on a 1 an et que autrui en a 42.

Donc voilà un domaine de réflexion sur cette question de la mémoire, mais à un niveau immédiat, à un niveau non pas cérébral, parce que bien sûr que le cerveau est en question, mais c'est aussi quelque chose de l'ordre de la logique transcendantale, j'allais dire, ou de de la logique

comme Kant déjà a pu la réfléchir à son époque et comme ensuite aujourd'hui ça carbure pas mal dans tous les coins, est-ce qu'il y a la possibilité de fonctionnement d'algorithmes, de formalisation ? Est-ce qu'il y a quelque chose de formel dans la manière de se comporter d'un être pensant par rapport à la sédimentation de l'expérience, à la sédimentation du vécu, à cet ensemble de couches de choses vécues, qu'à l'évidence la mémoire réelle, en tant que mémoire, mélange et ne peut pas faire autrement que de mélanger ?

On va maintenant aborder un chapitre de logique, avant de parler de **Godel**, on va parler de **Gentzen**. Il y a un logicien allemand qui a fait beaucoup jaser puisque la façon dont il s'est comporté en 1942 n'a pas plu à tout le monde, et il y avait peut-être de quoi, mais ce n'est pas au fond la question de ce soir. La question de ce soir est : qu'est-ce que Gentzen a présenté comme théorie, comme pensée, comment il a essayé d'explicitier la question de la logique ?

Alors qu'est-ce qui fait la caractéristique de ce que l'on a appelé la logique de Gentzen ? C'est de postuler qu'il y a deux formes d'implications ; en science il n'y a qu'un procédé vraiment scientifique, vraiment indiscutable, qui est celui de l'implication, c'est-à-dire de la déduction. Kant s'est intéressé toute sa vie à la question de la déduction transcendantale, qu'est-ce qui me permet transcendantale, de déduire une connaissance à partir d'un ensemble de données ? Quel est ce mécanisme, cette opération, qui me permet de déduire quelque chose ? Gentzen s'est préoccupé de cela et est parti d'un postulat, d'un postulat tout-à-fait particulier, comme cela intuitivement, cela n'apparaît pas évident au départ, et puis dès que l'on approfondit sa réflexion, on comprend très bien ce qu'il voulait dire. Que l'implication va se faire entre un ensemble d'informations qui sont reliées par la copule, c'est-à-dire par la multiplication logique et la conclusion se décline au titre d'un ensemble d'informations qui sont reliées par la copule ou c'est-à-dire le signe de l'addition logique.

Pourquoi, alors cela peut paraître arbitraire, cette position de Gentzen pouvait sembler arbitraire ; en définitive, qu'est-ce qui fait que l'on applique notre mémoire à notre expérience ? En quoi ma mémoire rentre-t-elle en ligne de compte dans les conditions de mon expérience ? Et bien parce que, à un moment donné de ces faits de mémoire, je vais déduire quelque chose et ce qui me permet d'arriver à cette déduction, c'est un ensemble de faits, un ensemble de vécus qui peuvent être nombreux ou pas nombreux, mais qui ne peuvent être reliés entre eux que par la liaison « et ». Ce n'est pas parce que j'ai vécu cela ou que j'ai vécu cela que je puis penser aujourd'hui quelque chose c'est parce que j'ai vécu cela et qu'il s'est produit ceci et que j'ai rencontré untel et que... À partir de là, je peux déduire certaines choses.

Cette forme de la déduction permet de faire des conclusions, permet de déposer des conclusions. Alors ces conclusions, en fait, ce sera la plupart du temps une seule conclusion mais, si l'on en rajoute des conclusions, ce n'est pas grave parce que, dans la mesure où ma première conclusion est vraie, l'implication est vraie de toute façon, même si j'en rajoute d'autres. On peut en rajouter autant que l'on veut c'est toujours vrai, et cela à cause des lois de la logique, à cause de la définition de la logique d'implication, c'est-à-dire du tiers exclu et de la non contradiction.

J'essaie d'expliquer cette théorie de Gentzen de logique qui est à la fois simple et compliquée, je vais vous dire ce qu'en dit **Jean-Yves Girard**, qui est un logicien de Marseille, que je trouve extrêmement brillant et extrêmement étonnant, il nous dit :

- « *GENTZEN a fait "une énorme percée" en 1934 en distinguant ces deux implications que le 19^{ème} siècle confondait dans le cadre du modus ponens il distingue donc :*

- L'implication "constatative" : $A \Rightarrow B$ incrémentale, ne fait que rajouter à chaque fois des

objets à l'existence (règle gauche) je dirai "syntaxique".

- L'implication "performative" : $A \Rightarrow B$ destructive et conséquentialiste (gérée par la règle de coupure) « donne-moi A, je te rendrai B ». Jean-Yves Girard dit c'est un chèque.

Jean-Yves Girard dit que la logique est un compromis avec la déraison.

Godel. Alors Godel c'est compliqué parce qu'il a commencé par prouver la complétude de la logique des prédicats de premier ordre, et ensuite il s'est évertué à prouver la complétude dans la totalité des logiques possibles d'ordre supérieur, et il s'est appuyé pour cela sur cette double notion de sémantique et de syntaxe.

Jean-Yves Girard pense que l'utilisation du terme sémantique est infernale et que c'est quelque chose dans quoi on se perd, c'est un partisan de la syntaxe.

Une théorie est satisfaisable si elle possède un modèle ; la sémantique est cette attitude qui nous renvoie à la question de la réalité. Est-ce qu'il y a une réalité qui justifie ce que je raconte ? Par exemple, moi aujourd'hui est-ce qu'il y a une réalité qui justifie ce que je raconte ? C'est une question éternelle et que j'aimerais aborder ensuite philosophiquement.

Donc le théorème de complétude disait : « si une formule est conséquence sémantique d'un modèle T alors elle est conséquence syntaxique de ce modèle », c'est-à-dire si la nature nous indique que les choses se passent comme cela, alors il faut écrire, croire et penser que les choses se passent comme cela.

Ensuite Godel s'est évertué à expliquer le contraire, c'est-à-dire « ne faites pas confiance à la nature, elle vous trompe quoiqu'il arrive ». Et en définitive au travers de cette prestation-là, Godel nous permet de comprendre pourquoi parler c'est l'expression de la culture, mais pourquoi aussi, le fait de parler, le fait de mettre les choses en forme, en formules, ne peut pas ne pas générer un malaise ; il ne peut pas ne pas y avoir de malaise au fait de parler, au fait de formuler, au fait de penser syntaxiquement les événements que nous croyons rencontrer dans la nature.

On va passer à **Sartre** ; alors tous ces gens-là sont des gens qui ne parlent jamais de la mémoire, tous ces gens que je vous ai listés ; Sartre non plus d'ailleurs n'en parle pas beaucoup, sauf qu'il a écrit ces deux ouvrages : le premier qui s'est appelé *L'imagination* qui a été plus un ouvrage historique ou il retraduit tout ce qu'ont pu raconter les psychologues, notamment ceux du XIXème siècle sur l'imagination. Et puis ensuite, il a écrit un livre qui s'est appelé *L'imaginaire* qui a été davantage un livre de synthèse. Ces livres répondaient à une curiosité philosophique de Sartre qui s'est véritablement interrogé sur la question de l'imaginaire. Les textes d'ailleurs que je vais vous montrer le montrent bien.

Sartre va décrire les conditions de la mémoire imageante et il va opposer les conditions de cette mémoire imageante à celles de la mémoire réalisante. Pour Sartre il y a la mémoire imageante et la mémoire réalisante, et dans le même temps, à 500 mètres à peu près entre Saint Germain des Prés et le Musée d'Orsay, **Lacan** opposait le réel l'imaginaire et le symbolique. Autrement dit, Sartre s'est appuyé sur cette possibilité de fonctionnement d'un réel, mais il a bien compris que l'imagination c'était de se débarrasser du réel. Je vais vous montrer des textes qui le

disent bien, dans le même temps, avec Lacan, et son utilisation de la linguistique et notamment sa considération de ce que **Ferdinand de Saussure** appelait « le trésor du signifiant ». Lacan s'est préoccupé du phénomène linguistique et de ce qui, là-dedans, produisait du symbole, du symbolisme, de l'exercice symbolique ; et Lacan a organisé ces trois champs, ces trois espaces d'une façon symétrique, il s'est même attaché à penser que l'on pouvait faire un nœud avec trois cordelettes et que cette façon de nouer les trois cordelettes c'était le nouage du signifiant lacanien.

Au fond la grande question de Kant, la grande question des logiciens, c'est vraiment cette question de la réalité : d'abord y a-t-il une réalité ? S'il y a une réalité quelle connaissance peut-on en avoir ? Qu'est-ce qui indique la connaissance que j'ai de la réalité est étayée sur une expérience, est viable, est réelle ? On n'a pas les mots pour dire cela.

Dans la conclusion de cet imaginaire de Sartre, je conseille plutôt de lire *L'imaginaire* que *L'imagination*, c'est très beau, c'est très bien écrit, c'est du Sartre. Je me suis amusé à remplacer partout le terme « imagination » par le terme « mémoire » ; j'ai fait plusieurs modifications : « image » est remplacé par « souvenir », « imaginaire » par « oubli », « imaginer » par « mémoriser » ou « oublier » :

*“ Ainsi, si la conscience est libre, le corrélatif noématique de sa liberté doit être le monde qui porte en lui sa possibilité de négation, à chaque instant et à chaque point de vue, par une **image (un souvenir)**, encore que l' **image (le souvenir)** doive être ensuite constituée par une intention particulière de la conscience. Mais réciproquement, une **image (un souvenir)**, étant négation du monde d'un point de vue particulier, ne peut jamais apparaître que sur un fond de monde, et en liaison avec le fond. Naturellement, l'apparition de l' **image (du souvenir)** exige que les perceptions particulières se diluent dans l'ensemble syncrétique monde et que cet ensemble recule.*

*Mais c'est précisément le recul de l'ensemble qui le constitue comme fond, ce fond sur lequel la forme irréaliste doit se détacher. Ainsi, quoique par la production d'irréel, la conscience puisse momentanément paraître délivrée de son “être dans le monde”, c'est au contraire cet “être dans le monde” qui est condition nécessaire de l'imagination (**la mémoire**).*

*Ainsi l'analyse critique des conditions de possibilité de toute **imagination (mémoire)** nous a conduits aux découvertes suivantes :*

*Pour **imaginer (mémoriser)**, la conscience doit être libre par rapport à toute réalité particulière et cette liberté doit pouvoir se définir par un “être dans le monde” qui est à la fois constitution et néantisation du monde ; la situation concrète de la conscience dans le monde doit à chaque instant servir de motivation singulière à la constitution d'irréel. Ainsi, l'irréel qui est toujours double néant, néant de soi-même par rapport au monde, néant du monde par rapport à soi doit toujours être constitué sur le fond du monde qu'il nie, étant bien entendu par ailleurs que le monde ne se livre pas seulement à une intuition représentative, et que ce fond synthétique demande simplement à être vécu comme situation.*

*Si telles sont les conditions pour que l'imagination (**la mémoire**) soit possible, correspondent elles à une spécification, à un enrichissement de l'essence “conscience” ou bien ne sont-elles rien d'autre que l'essence même de cette “conscience” considérée d'un point de vue particulier ? Il semble que la réponse soit dans la question. Cette conscience libre en effet, dont la nature est d'être conscience de quelque chose, mais qui, par là même, se constitue elle-même en face du réel et qui le dépasse à chaque instant parce qu'elle ne peut être qu'en “étant dans le monde”, c'est à dire en vivant son rapport au réel comme situation, qu'est-ce en effet, sinon la conscience telle qu'elle se révèle à elle-même dans le cogito.*

La conception même du cogito n'est-elle pas d'abord le doute, c'est à dire à la fois la constitution du réel comme monde et sa néantisation de ce même point de vue, et la saisie réflexive du doute comme doute ne coïncide-t-elle pas avec l'intuition apodictique de la liberté ?

Il nous est donc permis de conclure: l' **imagination (la mémoire)** n'est pas un pouvoir empirique surajouté à la conscience, c'est la conscience toute entière en tant qu'elle réalise sa liberté; toute situation concrète et réelle de la conscience dans le monde est grosse d' **imaginaire (d'oubli)** en tant qu'elle se présente toujours comme un dépassement du réel. Il ne s'ensuit pas que toute perception du réel doive s'inverser en **imaginaire (oubli)** , mais comme la conscience est toujours "en situation" parce qu'elle est toujours libre, il y a toujours et à chaque instant pour elle une possibilité concrète de produire de l'irréel .

Ce sont les différentes motivations qui décident à chaque instant si la conscience sera seulement réalisante ou si elle si elle **imagera (mémorisera / oubliera)**.

L'irréel est produit hors du monde par une conscience qui reste dans le monde et s'est parce qu'il est transcendentalement libre que l'homme **imagine (mémorise/oublie)** .

Mais à son tour l'imagination (**la mémoire**) devenue une fonction psychologique et empirique est la condition nécessaire de la liberté de l'homme empirique au milieu du monde. Car, si la fonction néantisatrice propre à la conscience ce que Heidegger appelle dépassement est ce qui rend possible l'acte d' **imagination (de la mémoire)** , il faudrait ajouter réciproquement que cette fonction ne peut se manifester que dans un **acte imageant (souvenir actif)** . Il ne saurait y avoir une intuition du néant, précisément parce que le néant n'est rien, et que toute conscience intuitive ou non est conscience de quelque chose. Le néant ne peut se donner que comme une infrastructure de quelque chose. L'expérience du néant n'est pas à proprement parler une expérience indirecte, c'est une expérience qui est, par principe, donnée "avec" et "dans". Les analyse de Bergson restent ici valables : un essai pour concevoir directement la mort ou le néant d'être est voué par nature à l'échec.

Le glissement du monde au sein du néant, et l'émergence de la réalité humaine au sein de ce même néant ne peuvent se faire que par la position de quelque chose qui est néant par rapport au monde et par rapport à quoi le monde est néant.

Nous définissons par là évidemment la constitution de l' **imaginaire (l'oubli)** . C'est l'apparition de l' **imaginaire (l'oubli)** devant la conscience qui permet de saisir la néantisation du monde comme condition essentielle et comme structure première. S'il était possible de concevoir un instant une conscience qui n' **imaginerait** pas (ne **mémoriserait / oublierait** pas), il faudrait la concevoir comme totalement engluée dans l'existant et sans possibilité de saisir autre chose que de l'existant.

Mais précisément c'est ce qui ne saurait être : tout existant dès qu'il est posé est dépassé par là même.

Mais encore faut il qu'il soit dépassé vers quelque chose. L' **imaginaire (l'oubli)** est en chaque cas le "quelque chose" concret vers quoi l'existant est dépassé. Lorsque l' **imaginaire (l'oubli)** n'est pas posé en fait, le dépassement et la néantisation sont enlisés dans l'existant, le dépassement et la liberté sont là , mais ils ne se découvrent pas, l'homme est écrasé dans le monde, transpercé par le réel, il est le plus près de la chose.

Pourtant, dès lors qu'il appréhende d'une façon ou d'une autre, la plupart du temps sans représentation, l'ensemble comme situation, il le dépasse vers ce par rapport à quoi il est un manque, un vide, etc.

Je me suis amusé à faire ces substitutions dans le texte de Sartre et cela amène une vision de la mémoire qui participe de cette fonction vitale de l'imagination qui consiste effectivement à déréaliser, à se donner de la liberté ; cette vision-là de Sartre me paraît pertinente.

Toute l'histoire est cumulative, Lévi Strauss Race et histoire. L'histoire cumule et accumule.

On aurait tort de croire que ces "emboîtements" reconstituent progressivement une histoire totale; car ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre... selon le niveau où l'historien se place, il perd en information ce qu'il gagne en compréhension, ou inversement, comme si la logique du concret voulait rappeler sa nature logique en modelant, dans la glaise du devenir, une confuse ébauche du théorème de Gödel.

Claude Lévi Strauss nous explique comment cette mémoire ne peut fonctionner elle aussi que par sa propre perte en permanence. *Entre une histoire qui apprend plus et explique moins et une histoire qui explique plus et apprend moins on est pris dans un permanent indécidable.*

J'aimerais bien aborder ce que tu avais dit **Jean-Robert** ; j'ai énormément aimé ton cours de cette année parce que tu as évoqué cette question de la monnaie. Je reprends ton texte : *S'il n'y a pas de monnaie il n'y a pas de mémoire, l'épargne c'est une sorte de mémoire, l'économie est monétaire elle n'est pas réelle, le marché n'est pas régulateur... tu as parlé des probabilités subjectives et de la prophétie auto-réalisatrice, l'effet d'Œdipe, c'est parce que les parents ont cru en la prophétie de l'oracle que l'oracle a eu raison.*

Alors je me suis permis de reprendre ce propos parce que je pense que cela nous met effectivement au cœur du débat sur la mémoire qui, à mon avis, est aussi la question de l'inceste, la mémoire c'est la question de l'inceste. Pourquoi et comment ? Toi tu dis ce n'est pas un effet mécanique c'est un effet psychologique. Oui il y a quelque chose avec cette histoire d'Œdipe, si l'on y croit ça marche : psychanalyse, hypnose, homéopathie, effet placebo, méditation transcendante, le commerce, la science, la religion, si l'on y croit, ça marche.

L'œdipe, alors est-ce que c'est l'œdipe qui est condition de cette histoire de la mémoire ? C'est toujours pareil, l'œdipe ce n'est pas à lui tout seul l'inceste, l'œdipe c'est une toute petite partie de l'inceste, c'est une question, c'est un fi-fils avec sa maman, mais il y a plein de formes d'inceste qui entraînent l'œdipe, il y a la fille avec son papa, il y a les tontons, les neveux, les frères, les sœurs, les belle-sœurs, il y a tout un système de l'œdipe et puis il y a les relations louches, les relations politiques louches, cela aussi c'est de l'inceste, les relations politiques louches, on oublie de les analyser sous ce terme. Ce n'est pas l'œdipe qui fait l'ordre des choses et la flèche du temps, c'est l'interdit de l'inceste, qui est tout autre chose, qui est tout autant politique que psychologique.

L'une des formes les plus inconscientes de la mémoire, c'est le sentiment de la dette, le sentiment du devoir, la dette, la vendetta, le repentir, la repentance, la culpabilité, la vengeance, la rancœur, le ressentiment qui faisait tant souffrir ce pauvre Nietzsche. Ta façon d'aborder au fond la question de la mémoire au travers de l'économie, nous renvoie aussi à cette question du travail et de ce que le travail est toujours travail par la mémoire, il est toujours travail de mémoire et il est amusant d'ailleurs, dans les positions un petit peu cognitivistes qui ont été présentées ici, on nous a servi cette question de la mémoire immédiate, de la mémoire de long terme et de la fameuse mémoire de travail, c'est-à-dire tout le reste, celle qui est absolument intermédiaire, qui est partout : on se souvient pour travailler pauvres enfants, pauvres élèves.

La psychanalyse. Freud : l'hystérie, définition : *l'hystérique souffre de réminiscences*. Quel est le symptôme, quelle est la maladie de l'hystérique ? Ce sont des réminiscences. Des réminiscences ce sont des symptômes, c'est quand on est malade qu'on a des réminiscences. Donc quel va être le travail du psychanalyste ? C'est de transformer ces réminiscences en remémorations, si on a transformé la réminiscence en remémoration le malade est guéri ; en remémoration ou en compétence, si vous voulez, puisque maintenant ce sont des mots qui passent bien. Alors s'il y a des germanistes, vous connaissez tous la phrase de Freud *Was ist das, ich ist werden* : là où est le ça, le je ou le moi doit advenir.

Il y a aussi la question des hallucinations, les hallucinations dans la psychose il faudrait pouvoir dans l'idéal transformer les hallucinations en remémorations, ça c'est un peu plus difficile, en tout cas c'est un peu plus difficile par la psychanalyse. Lacan s'est attaqué à cette psychanalyse des psychotiques, en tout cas il l'a dit, maintenant à partir d'une hallucinose, d'une pathologie hallucinatoire chronique ou aigue. D'ailleurs, revenir aux événements mémorisables, pensables dans l'histoire du sujet qui sont susceptibles de créer les conditions de cette pathologie, c'est quand même très difficile par la « talking » pure, par le discours, par l'attitude psychologique, l'introspection, c'est beaucoup plus facile avec les neuroleptiques.

Le problème des neuroleptiques c'est que effectivement cela va assez bien marcher sur les hallucinations, on peut même dire très bien, c'est très efficace. Par contre, est-ce que le neuroleptique ne va pas avoir pour effet que la remémoration correspondante ne sera pas possible, je pense que c'est faire un procès rapide du neuroleptique, mais on peut tout dire.

Hallucinations, réminiscences, révélations, on a oublié les révélations. Théologie : gouverner, enseigner, psychanalyser ; qu'est-ce qu'il faut faire avec les révélations ? Il faut les transformer en remémorations ? Cela pose la question de la théologie, cela pose la question de l'attitude civilisationnelle que l'on se définit nous-mêmes par rapport à la croyance.

L'oubli de l'oubli : le problème général de la psychanalyse c'est le problème de la double négation, c'est ce fameux problème logique qui a été évité par les logiques intuitionnistes, l'inconscient comme concept repose sur une double négation, puisque la conscience dans toute sa définition positive et romantique, la conscience en tout cas kantienne, c'est une négation : avoir la conscience d'un objet, c'est fabriquer une représentation de cet objet en l'absence de cet objet. La conscience c'est une négation et l'inconscient, c'est une négation de négation. Le problème de la négation et de la réflexivité se pose en permanence à cet étage. L'oubli de l'oubli, qu'est-ce que c'est ? Cela correspondrait bien avec ce concept lacanien de forclusion. L'oubli de l'oubli cela pourrait être la forclusion.

La forclusion seul Lacan en a parlé, on m'a demandé de ne pas trop parler de Lacan..., Dans la psychose, c'est ce qui définit les conditions de la psychose. La psychose pour Lacan c'est la forclusion du nom du père, c'est la forclusion de quelque chose de l'ordre de la dénomination, de la désignation, ce qui me désigne dans la société humaine, ce qui me donne un nom, et bien dans la psychose, je suis sensé oublier ce truc là . Sauf que ce n'est pas vrai du tout, les psychotiques, les gens qui souffrent d'hallucinations par exemple, savent très bien comment ils s'appellent, ils savent très bien qui est leur père, leur mère, leur tata, leur tonton... On est embêtés avec cette théorie de la forclusion du nom, or s'il y a un endroit où cette forclusion du nom du père en psychiatrie opère, c'est dans les organisations perverses.

La perversion c'est, non pas d'avoir oublié le nom du père, mais c'est de faire en sorte qu'il ne compte pas, c'est de faire en sorte que les rapports de famille, que les rapports de parentalité ne comptent pas pour tels, c'est-à-dire passer outre justement l'interdit de l'inceste. La perversion ne s'intéresse qu'à cela en fait : détruire cette sorte de règle morale, de sens, de flèche du temps et de flèche du sens des choses, l'interdit de l'inceste étant une espèce de machine à donner du sens aux choses, aux événements et donc, aux êtres, et donc à leur donner un nom qui va permettre de repérer. Si on pratique l'inceste on ne peut plus se repérer dans l'organisation des lignages et des générations, on mélange les générations, si je suis le frère de ma maman c'est embêtant... Et cela ne permet plus de penser par concepts

Et là il y a quelque chose qui est : est-ce que c'est de l'oubli ? Il était intéressant le terme de Lacan, le pervers sait très bien qu'il y a un ordre des choses, une organisation des familles, des bonnes manières de se comporter, que l'on ne fait pas n'importe quoi avec n'importe qui. Il le sait très bien, il n'y a pas de souci, mais il ne veut pas ou, du moins, il veut être plus fort que cela ; et là il y a quelque chose de l'ordre de l'oubli en force. C'est-à-dire je vais être capable d'oublier quelque chose qu'il est tout-à-fait interdit d'oublier d'ailleurs « et bien moi je vais y arriver », la voilà notre forclusion à mon avis. Elle est effectivement fondamentale comme concept, mais elle ne sert pas du tout à penser la psychose, je ne vois pas ce que l'on peut en faire dans la psychose, elle sert à penser cette chose très bizarre, très étonnante dont on parle toujours très maladroitement, on est très embêté avec ce truc là : on a utilisé des termes tels que « pervers narcissique », je ne vois absolument pas ce que pourrait être un pervers non narcissique, je n'ai toujours pas compris ce truc-là...

Je n'ai pas parlé de l'histoire, je n'ai pas parlé des lois mémorielles... **Jean-Yves Girard** est quelqu'un d'extraordinaire, il est professeur de biologie à la faculté de Luminy, il est étonnant, il a écrit des choses magnifiques. Cette année il s'attaque à Kant et Hegel en lecture purement logique, cela va être quelque chose d'absolument pharamineux ; et il cite en permanence Kant les points de vue, les idées, les positions kantiennes et il dit à qui veut l'entendre qu'il n'a jamais lu une ligne de Kant.

Voilà... cela me semble pouvoir constituer une conclusion !